

GILBERT KEITH
CHESTERTON
HÉRÉTIQUES

CLIMATS

GILBERT KEITH CHESTERTON

HÉRÉTIQUES

En 1905, à trente et un ans, Gilbert Keith Chesterton réunit en un volume les articles qu'il a donnés au *Daily News* pendant trois ans. Ce livre, *Hérétiques*, allait faire l'effet d'un « coup de vent dans une pièce mal aérée ». Chesterton y attaque les maux de la modernité : la croyance au progrès, le scepticisme, le déterminisme et les paroles creuses en tous genres. Ses contemporains – Rudyard Kipling, George Bernard Shaw, H.G. Wells – sont copieusement malmenés, mais avec tout l'esprit d'un homme lucide et plein d'humour, à qui il est par conséquent égal de parler sérieusement de religion...

Valery Larbaud, qui lui rendit visite en Angleterre, devait laisser un portrait inoubliable de celui qu'on surnommait « le prince du paradoxe » : un géant, oscillant entre l'enfance et la sagesse, à qui il tombait des allumettes des cheveux lorsqu'il secouait la tête. C'est la voix de ce géant, tonitruante et espiègle, que ce livre donne à entendre.

Traduction, notice et notes par Lucien d'Azay

HÉRÉTIQUES

DU MÊME AUTEUR

Orthodoxie, Climats, 2010.

Gilbert Keith Chesterton

HÉRÉTIQUES

*Traduction de l'anglais, notice et notes
par Lucien d'Azay*

CLIMATS

Titre original : *Heretics*, 1905.
© Climats, un département des Éditions Flammarion, Paris, 2010.

CLIMATS

87, quai Panhard et Levassor
75647 Paris cedex 13

ISBN : 978-2-0812-2029-4

À propos d'*Hérétiques* (1905)

Chesterton, c'est d'abord une voix, une voix qui fait si parfaitement corps avec son personnage qu'elle a l'aplomb du bon sens, de l'évidence (*obvious* est l'un de ses mots préférés). Une voix, mais aussi un ton, et dès lors un langage : truculent, caustique, incisif, plein d'humour et surtout d'*énergie* (comme aurait dit Stendhal, notre éminent anglomane, avec qui Chesterton a *manifestement* un air de famille). Cette énergie, c'est sa foi chrétienne : tout ce qu'il écrit en est imprégné. Valery Larbaud, qui lui avait rendu visite dans sa maison de Beaconsfield, au nord-ouest de Londres, ne s'y était pas trompé : « [Chesterton] parle tout le temps et parle *comme il écrit* : c'est du G.K.C. tout le temps. Pour parler il lutte contre une sorte d'essoufflement. Mais il rit de tout ce qu'il dit – même quand ce n'est pas tellement drôle – paraît constamment satisfait de lui-même, et, parfois, comme beaucoup d'hommes de génie, semble complètement idiot et enfantin. Seulement un mot çà et là montre qu'il est allé très loin dans une région qu'on lui croyait inconnue

dix secondes auparavant¹. » Et l'on envie Larbaud d'avoir profité d'une « bonne causerie », selon l'expression du Dr Johnson, ce Dr Johnson dont Chesterton fait ici un portrait qui pourrait être un autoportrait : « C'était un homme lucide et plein d'humour, et c'est pourquoi il lui était égal de parler sérieusement de religion. »

En 1905, à trente et un ans, il réunit les articles qu'il a écrits durant les trois dernières années pour le *Daily News*, les revoit, les peaufine et les refond pour former les vingt chapitres d'un recueil qu'il intitule *Hérétiques*. Qu'est-ce donc pour Chesterton qu'une hérésie ? C'est rompre les liens et rejeter les dogmes : le mal de la modernité. Pour lui, l'homme est un animal qui ne peut se passer de religion. La foi lui est aussi nécessaire que l'air, l'eau et la nourriture. Les hérétiques, ce sont donc les sceptiques, les déterministes et les pessimistes. Les hommes du monde, ou plutôt les hommes de *surface*, sans profondeur, comme Rudyard Kipling, qui parcourent la planète de long en large mais ne font que l'effleurer. Ou bien les esprits dénigreur, comme le nietzschéen George Bernard Shaw, qui n'acceptent pas l'homme tel que Dieu l'a fait et le comparent sans cesse à leur idéal *surhumain*. Ou encore les utopistes, comme H.G. Wells, dont les aspirations futuristes pèchent par un manque de naturel et d'humilité.

Quand *Hérétiques* parut le 6 juin 1905², ce fut comme « un coup de vent dans une pièce mal aérée », comme on put le lire alors dans la *Westminster Gazette*. Chesterton

1. Valery Larbaud, *Ce vice impuni, la lecture, Domaine anglais*, suivi de *Pages retrouvées*, © Éditions Gallimard (www.gallimard.fr), 1998, p. 654-655.

2. John Lane Company, Londres. Le texte auquel je me suis référé ici est celui de l'édition américaine de 1911 qui ne présente que quelques variantes par rapport à l'édition originale.

se vit qualifier de sophiste et même de plaisantin. Si agaçant qu'il fût, son goût du paradoxe finit par séduire les plus récalcitrants de ses détracteurs parce qu'il les forçait enfin à penser, à rafraîchir leurs idées, à briser les cadres moisis de leurs catégories. Et, un siècle plus tard, c'est encore le souffle de cette voix tonitruante, espiègle et réconfortante qui fait la force de ce livre. Elle vous reste longtemps dans l'oreille, au point qu'on a du mal à se départir d'une cadence *Chesterton* quand on a passé quelques heures à le lire. Quoi qu'il en dise, cette verve « universelle » convainc davantage encore que ses arguments. Car, comme beaucoup de catholiques fervents, Chesterton est enclin au prosélytisme. Son enthousiasme n'en est que plus contagieux. Il anime sa prose comme une bonne humeur. Et c'est d'ailleurs de l'oral retranscrit, et en l'occurrence traduit, qu'on va lire. Si le profane n'en ressort pas avec l'envie de se convertir sur-le-champ au catholicisme, je doute qu'il ne soit pas conquis par la prodigieuse sympathie d'un de ses plus âpres défenseurs.

Lucien d'AZAY.

À mon père

Remarques préliminaires sur l'importance de l'orthodoxie

Rien n'indique plus curieusement un mal considérable et tacite de la société moderne que l'usage extraordinaire que l'on fait de nos jours du mot « orthodoxe ». Autrefois l'hérétique était fier de ne pas être hérétique. C'étaient les royaumes de la terre, la police et les juges qui étaient hérétiques. Lui était orthodoxe. Il ne se targuait pas de s'être révolté contre eux ; c'était eux qui s'étaient révoltés contre lui. Les armées avec leur sécurité cruelle, les rois aux visages indifférents, les procédures bienséantes de l'État, les procédures raisonnables de la loi : tous s'étaient égarés comme des moutons. L'homme était fier d'être orthodoxe et fier d'être juste. S'il se retrouvait seul dans un désert affligeant, il était davantage qu'un homme : il était une Église. Il était le centre de l'univers : c'était autour de lui que gravitaient les étoiles. Toutes les tortures arrachées aux enfers oubliés n'auraient pu lui faire admettre qu'il était hérétique. Mais quelques phrases modernes ont suffi pour qu'il s'en vante. Il déclare, avec un rire prémédité : « Je suppose que je suis tout à fait hérétique », et

regarde autour de lui en quête d'applaudissements. Non seulement le terme « hérésie » ne signifie plus avoir tort ; il signifie en réalité être lucide et courageux. Non seulement le terme « orthodoxie » ne signifie plus qu'on a raison ; il signifie en réalité qu'on a tort. Tout cela ne peut vouloir dire qu'une chose, et une seule : les gens se soucient moins de savoir s'ils ont raison du point de vue philosophique. Car il est évident qu'un homme devrait s'avouer fou avant de s'avouer hérétique. Le bohème, avec sa cravate rouge, devrait se piquer d'orthodoxie. Le dynamiteur qui dépose une bombe devrait sentir que, quoi qu'il puisse être d'autre part, il est du moins orthodoxe.

D'une manière générale, il est insensé, pour un philosophe, d'incendier un autre philosophe au Smithfield Market¹ parce qu'ils sont en désaccord sur la théorie de l'univers. Cela se fit très fréquemment pendant la décadence du Moyen Âge, et l'objectif ne fut jamais atteint. Mais il est une chose infiniment plus absurde et beaucoup moins pratique que de brûler un homme pour sa philosophie : c'est l'habitude de dire que sa philosophie n'a pas d'importance, ce qui se fait dans le monde entier au XX^e siècle, pendant la décadence de la grande période révolutionnaire. Les théories générales sont partout méprisées ; la doctrine des droits de l'homme est rejetée en même temps que celle de la Chute de l'Homme.

1. Spécialisé dans la viande, le marché de Smithfield, au nord-ouest de la Cité, est le dernier marché de gros de Londres. Son histoire sanglante est marquée par des exécutions d'hérétiques et d'opposants politiques, dont quelques grandes figures historiques telles que le patriote écossais William Wallace, le chef de la révolte des paysans Wat Tyler et une longue série de dissidents et de réformateurs religieux.

Aujourd'hui, l'athéisme lui-même est pour nous trop théologique. La révolution elle-même ressemble trop à un système, et la liberté à une contrainte. Nous ne voulons pas de généralisations. M. Bernard Shaw a exprimé cette opinion dans une épigramme parfaite : « La règle d'or, c'est qu'il n'y a pas de règle d'or. » Nous voilà de plus en plus portés à discuter des détails en art, en politique et en littérature. L'opinion d'un homme sur les tramways nous importe, son opinion sur Botticelli nous importe, mais sur l'ensemble des choses, son opinion n'a pas importance. Il peut étudier et explorer un million de sujets, mais il ne doit pas considérer cet étrange objet : l'univers ; car s'il le fait, il aura une religion, et sera perdu. Tout importe, sauf le Tout.

Il est à peine besoin de citer des exemples de la légèreté absolue avec laquelle on aborde la philosophie cosmique. Il n'en est pas besoin pour montrer que, quel que soit ce qui agit selon nous sur les affaires pratiques, nous ne pensons pas qu'il importe qu'un homme soit pessimiste ou optimiste, cartésien ou hégélien, matérialiste ou spiritualiste. Mais qu'on me laisse prendre un exemple au hasard. Autour de n'importe quelle innocente table à thé, il n'est pas rare d'entendre quelqu'un dire : « La vie ne vaut pas la peine d'être vécue. » Nous considérons cette remarque comme si l'on déclarait que la journée est belle : personne ne pense que cela puisse avoir un réel effet sur les hommes ou sur le monde. Et pourtant, si l'on en croyait vraiment ces paroles, le monde serait sens dessus dessous. On décernerait des médailles aux meurtriers pour avoir sauvé des hommes de la vie ; les pompiers seraient dénoncés pour avoir soustrait des hommes à la mort ; les poisons remplaceraient les médicaments ; on appellerait les médecins quand les gens seraient en bonne santé ; la

Royal Humane Society¹ serait démantelée comme une horde d'assassins. Et pourtant nous ne nous demandons jamais si le discoureur pessimiste veut renforcer ou désorganiser la société, car nous sommes convaincus que les théories n'ont pas d'importance.

Ce n'était certes pas l'idée de ceux qui inaugurèrent notre liberté. Quand les vieux libéraux ôtèrent le bâillon à toutes les hérésies, leur idée était de favoriser ainsi les découvertes religieuses et philosophiques. Ils estimaient que la vérité cosmique était si importante que tout le monde devait fournir un témoignage indépendant. L'idée moderne est que la vérité cosmique est si insignifiante que tout ce que l'on en dit ne peut avoir d'importance. Les premiers libérèrent la recherche comme on lâche un chien de race ; les derniers libèrent la recherche comme on rejette à la mer un poisson non comestible. Il n'y a jamais eu aussi peu de débats sur la nature de l'homme qu'à présent, alors que, pour la première fois, tout le monde peut en débattre. L'ancienne restriction signifiait que seuls les orthodoxes étaient autorisés à discuter de la religion. La liberté moderne signifie que personne n'est autorisé à en discuter. Le bon goût, la dernière et la plus vile des superstitions humaines, est parvenu à nous faire taire, là où tout le reste a échoué. Il y a soixante ans, il était de mauvais goût d'être un athée déclaré. Alors arrivèrent les disciples de Bradlaugh², les derniers croyants, les derniers

1. Fondée à Londres en 1774 par deux médecins, William Hawes et Thomas Cogan, la Royal Humane Society récompense les personnes pour leurs actes de bravoure, et notamment le secourisme et le sauvetage de vies humaines par la réanimation.

2. Le député Charles Bradlaugh (1833-1891) mena une longue campagne en faveur de la libre-pensée et contre la religion. Il fut l'un des athées les plus célèbres du XIX^e siècle. Lié au mouvement chartiste,

qui tenaient à Dieu, mais ils ne purent rien y changer. Il est toujours de mauvais goût d'être un athée déclaré. Mais leur martyre a du moins abouti à ceci : il est aujourd'hui d'aussi mauvais goût de s'avouer chrétien. L'émancipation n'a fait qu'enfermer le saint dans la même tour de silence que l'hérésiarque. Nous parlons alors de lord Anglesey¹ et du beau temps, et nous appelons cela la liberté absolue de toutes les croyances.

Il existe néanmoins des gens – dont je fais partie – qui pensent que ce qu'il y a de plus pragmatique et de plus important chez un homme, c'est encore sa conception de l'univers. Nous pensons qu'il est important pour une logeuse de connaître les revenus de son locataire, mais il l'est encore davantage de connaître sa philosophie. Nous pensons que, pour un général sur le point d'affronter un ennemi, il est important de connaître les effectifs de cet ennemi, mais il l'est encore davantage de connaître sa philosophie. Nous pensons que la question n'est pas de savoir si la théorie du cosmos a une incidence sur la matière, mais si, à long terme, autre chose a une incidence sur elle. Au XV^e siècle, un homme se voyait infliger la question parce qu'il prêchait une conduite immorale ; au XIX^e siècle, nous avons fêté et encensé Oscar Wilde parce qu'il prêchait une même conduite, avant de lui briser le cœur dans un pénitencier parce qu'il l'avait mise en application. On peut se demander laquelle de ces deux méthodes était la plus cruelle, mais il ne peut y avoir de doute sur celle qui était la plus ridicule. L'époque de

il fonda la National Secular Society en 1866 et obtint le droit de siéger au Parlement sans prêter serment sur la Bible.

1. Henry William Paget (1758-1854), deuxième comte d'Uxbridge, premier marquis d'Anglesey, commanda la cavalerie alliée à la bataille de Waterloo (18 juin 1815) où il perdit la jambe droite.

l'Inquisition ne connut pas du moins la disgrâce d'avoir produit une société qui a fait une idole d'un même homme pour avoir prêché précisément ce qui lui a valu une condamnation au bague lorsqu'il l'a mis en pratique.

Or, à notre époque, la philosophie ou la religion, c'est-à-dire notre conception des causes finales, a été chassée, plus ou moins simultanément, des deux domaines qui étaient de son ressort. Les idées générales dominaient autrefois la littérature. On les a chassées au cri de « l'art pour l'art ». Les idées générales dominaient autrefois la politique. On les a chassées au cri d'« efficacité », ce qui peut en gros se traduire par « la politique pour la politique ». Durant ces vingt dernières années, les idées d'ordre ou de liberté ont continuellement déserté nos livres ; les exigences d'esprit et d'éloquence ont déserté nos parlements. La littérature est devenue délibérément moins politique ; la politique délibérément moins littéraire. Les théories générales sur les relations des choses ont dès lors été exclues des deux domaines, et nous sommes en position de nous demander : « Qu'avons-nous gagné ou perdu à cette exclusion ? La littérature et la politique sont-elles meilleures pour avoir écarté le moraliste et le philosophe ? »

Quand tout s'affaiblit et devient stérile au sein d'un peuple, il commence à parler d'efficacité. Ainsi quand un homme n'est plus que l'ombre de lui-même commence-t-il à parler pour la première fois de santé. Les organismes vigoureux ne parlent pas de leurs processus naturels, mais de leurs objectifs. Un homme ne peut fournir de meilleure preuve de son efficacité physique que lorsqu'il parle avec entrain d'un voyage au bout du monde. Et il ne peut y avoir de meilleure preuve de l'efficacité pratique d'une nation que lorsqu'elle parle sans cesse d'un voyage au bout du monde, un voyage au Jugement dernier et à la

Nouvelle Jérusalem. Il ne peut y avoir de signe plus manifeste d'une rude santé matérielle que l'aptitude à rechercher un idéal élevé et extravagant : c'est dans la première exubérance de l'enfance que nous pleurons pour avoir la lune. Aucun des hommes forts des âges forts n'aurait compris ce que l'on entend par « travailler efficacement ». Hildebrand¹ aurait dit qu'il travaillait non pas pour l'efficacité, mais pour l'Église catholique. Danton aurait dit qu'il ne travaillait pas pour l'efficacité, mais pour la liberté, l'égalité et la fraternité. Quand bien même l'idéal d'hommes de cette trempe n'aurait été que de faire descendre quelqu'un à coups de pied dans le derrière, ils pensaient au but, comme des hommes, non au procédé, comme des paralytiques. Ils ne disaient pas : « En levant efficacement la jambe droite, en me servant, comme vous le remarquerez, des muscles de la cuisse et du mollet, qui sont en parfait état, je... » Leur sentiment était tout à fait différent. Ils étaient si pénétrés de la merveilleuse vision d'un homme étendu au pied de l'escalier que, dans cette extase, le reste suivait en un clin d'œil. Dans la pratique, l'habitude de généraliser et d'idéaliser ne signifiait aucunement faiblesse de mortel. L'époque des grandes théories fut celle des grands résultats. À la fin du XVIII^e siècle, l'âge du sentiment et des belles paroles, les hommes étaient vraiment robustes et efficaces. Les sentimentaux vainquirent Napoléon. Les cyniques ne parvinrent pas à attraper De Wet². Il y a cent ans, nos affaires pour le bien ou

1. Pape de 1073 à 1085, Hildebrand ou saint Grégoire VII (1020-1085) fut le principal artisan de la réforme dite « grégorienne », destinée à purifier les mœurs du clergé et à lutter contre la simonie. Il se rendit célèbre en s'opposant à l'empereur Henri IV qu'il obligea à faire une humiliante pénitence à Canossa (1077), mais qui le contraignit finalement à l'exil.

2. Christiaan Rudolph De Wet (1854-1922), général boer, s'illustra durant la seconde guerre des Boers (1899-1902), avant de devenir

pour le mal furent menées triomphalement par les rhétoriciens. Aujourd'hui, elles sont désespérément embrouillées par des hommes forts et silencieux. Et de même que cette répudiation des grands mots et des grandes visions a engendré une race de petits hommes dans la politique, de même, elle a engendré une race de petits hommes dans les arts. Nos politiciens modernes revendiquent la licence colossale de César et du Surhomme et prétendent qu'ils sont trop pratiques pour être purs et trop patriotes pour être moraux, mais le résultat de tout cela, c'est qu'un minable est chancelier de l'Échiquier¹. Nos nouveaux philosophes esthétiques exigent la même licence morale, une liberté qui leur permette de saccager ciel et terre avec leur énergie, mais le résultat de tout cela, c'est qu'un minable est Poète lauréat². Je ne dis pas qu'il n'existe pas d'hommes plus forts que ceux-là, mais y aura-t-il quelqu'un pour

l'un des fondateurs du Parti national d'Afrique du Sud. Sa guérilla (attaques-surprises, harcèlement des colonnes ennemies) remporta de nombreux succès contre l'armée britannique, comme il le raconta dans ses mémoires, *The Three Years' War* (1902).

1. À l'époque où Chesterton écrivait *Hérétiques*, sir Austen Chamberlain (1863-1937) était chancelier de l'Échiquier, c'est-à-dire ministre des Finances et du Trésor (1903-1905). Fils aîné de Joseph Chamberlain (voir note page 51), et frère d'Arthur Neville Chamberlain, il fut chef du parti unioniste, puis dirigeant du parti conservateur. Ayant siégé pendant quarante-cinq ans au Parlement, il passait pour la « dernière réminiscence de la correction victorienne ». Voir à cet égard le chapitre 16 où il est mentionné explicitement.

2. Poète officiel du monarque en Grande-Bretagne (*Poet Laureate* en anglais). Traditionnellement, il était censé composer des poèmes à l'occasion de diverses célébrations officielles. En 1905, Alfred Austin (1835-1913) était poète lauréat depuis 1896, après la mort de Tennyson (voir note page 145), sur refus de William Morris (voir note 4 page 88). Sa poésie conservatrice, caractéristique de l'époque victorienne, manque en effet d'originalité, en dépit d'un charme simple, reposant et aéré comme un sentier de campagne.

Table

<i>À propos d'Hérétiques</i>	7
1. Remarques préliminaires sur l'importance de l'orthodoxie	13
2. De l'esprit négatif	27
3. M. Rudyard Kipling et ce qui rétrécit le monde	37
4. M. Bernard Shaw	51
5. M. H. G. Wells et les géants	63
6. Noël et les esthètes	81
7. Omar et la vigne sacrée	91
8. La modération de la presse à sensation	101
9. Les états d'âme de M. George Moore	115
10. Les sandales et la simplicité	121
11. La science et les sauvages	129
12. Le paganisme et M. Lowes Dickinson	139
13. Celtes et celtophiles	155
14. De certains écrivains modernes et de l'institution de la famille	161
15. Les romanciers mondains et le grand monde	175
16. M. McCabe et une frivolité divine	193
17. De l'esprit de Whistler	209
18. L'illusion de la jeune nation	221
19. Les bas quartiers et leurs romanciers	239
20. Observations finales sur l'importance de l'orthodoxie	255

Mise en page
PCA
44400 Rezé

N°édition : L.01EHBN000250.N001
Dépôt légal : mars 2010

Extrait de la publication